

*Couvent de San Zaccaria, Venise,
le 28 septembre 1813*

Signora,

Je m'appelle Caterina Contarini Querini, un nom qui probablement ne vous dit rien. J'ai imaginé mille manières de vous dire qui je suis avant de me résoudre à commencer par le plus important : je suis votre mère. Vous êtes mon enfant perdue depuis quinze ans.

Je veux croire que je vous manque. Je veux croire que vous avez encore besoin de moi. Je veux croire que vous n'êtes pas indifférente à votre histoire, que vous souffrez peut-être de ne point connaître vos origines. Je veux surtout vous croire vivante.

Si Dieu le veut, cette lettre vous parviendra. Son message a su gagner ma confiance et me redonner espoir. Il m'a rendu visite au couvent de San Zaccaria sur les conseils de ma vieille amie Isabella Albrizzi. Il est à la recherche de François de la Motte et j'ai de bonnes raisons de croire que vous vivez à ses côtés. Car, vous l'ignorez peut-être, François est l'un de vos deux pères.

Giovanni Querini, ambassadeur de la Sérénissime, était mon époux ; François de la Motte était mon sigisbée. Ils étaient amis. Ils vous aimaient tous deux. Nous nous aimions tous les trois.

Une image vaut mieux parfois que de longs discours pour rendre tangible une réalité longtemps enfouie. C'est pourquoi je joins à cette lettre une miniature de mon portrait, montée sur une bague. Voilà à quoi ressemble votre mère. Du moins, voilà à quoi elle ressemblait à l'époque de la gloire de Venise, les années et les malheurs ne l'ayant point épargnée. Mais je préfère que vous vous représentiez ma personne ainsi, jeune, digne et candide, ignorant tout de son avenir, ou plutôt fermant délibérément les yeux sur sa déchéance inéluctable.

Vous voyez-vous en moi ? Peut-être pas. Pas encore.

Giovanni avait fait exécuter une copie du portrait original afin de la porter au doigt pendant ses nombreuses absences. C'est cette bague que vous tenez entre vos mains. Je regrette aujourd'hui qu'elle soit sertie de brillants, et non d'or. À l'époque, je m'étais réjouie que mon époux ait eu la sagesse de cette économie. Je l'avais rassuré, affirmant que ma beauté toute relative ne méritait pas mieux. Je m'embarrassais encore de cette fausse modestie féminine qu'on nous enseigne être la plus élégante des parures. L'arrivée de François de la Motte dans notre famille m'a encouragée à m'en délester. Son départ, brusque, m'a chargée d'une aigreur qui m'aurait empoisonnée si par ailleurs je n'avais pris la ferme résolution de ne plus rien refuser à mes désirs.

Les sœurs du couvent où je réside se sont fait une raison et s'en accommodent, San Zaccaria n'ayant de toute façon jamais été célèbre pour l'austérité de ses mœurs. Du temps de la gloire de Venise, son parler



n'avait rien à envier au *casino* de la Signora Tron. On y médissait sans détour autour d'une tasse de thé accompagnée de massépains, le son de nos voix couvert par le spectacle d'un théâtre de marionnettes, les rires des enfants, les aboiements d'un carlin, les sollicitations d'un pauvre hère réclamant l'aumône. Les grilles qui séparaient du monde les jeunes demoiselles à marier, les sœurs et les veuves ou autres nobles femmes indésirables dont il était bon de contraindre la liberté, n'existaient que pour la forme et avaient été soigneusement agrémentées de rideaux de velours, de moulures et de dorures afin de ne point choquer un œil sensible et délicat. Dans ma Venise, celle du siècle passé, on donnait la primauté à la beauté sur les règles, les usages et même l'utilité. Je regrette que vous ne l'ayez pas connue, ou si peu. S'il vous en reste quelques souvenirs, ils doivent être de l'ordre de l'impression, des touches de couleurs diluées, des éclats de lumière, des scènes aux contours flous, comme dans un tableau de Guardi.

Aujourd'hui, le parloir est vide et silencieux. Il a retrouvé sa gravité. Mon visiteur et moi échangeons à voix basse, et nos voix pourtant résonnent sous le plafond voûté dépouillé de toutes ses fioritures. Entre deux tasses de thé, je reprends l'écriture de cette longue lettre et lui se plonge dans un volume sur l'histoire de la peinture italienne. Il patiente sans rien dire, mais ses nombreux coups d'œil dans ma direction me pressent. À travers la grille, il me surveille. Il sait l'enjeu de cette lettre et les sentiments contradictoires qui m'agitent. À lui revient

la mission de vous la remettre. À moi celle de vous persuader d'y répondre, de vous donner l'envie de me connaître et de nous rencontrer.

Quel mot étrange entre une mère et sa fille, n'est-ce pas ? Nous rencontrer, comme si nous étions des étrangères. C'est pourtant ce que nous sommes devenues, vous la jeune fille qui n'est plus une enfant, moi la mère vieillissante qui pleure encore le sien. Je crains votre rejet. Non, je crains votre indifférence.

Venise et sa bonne société ont cherché à m'oublier et me voilà enfermée là, au couvent de San Zaccaria où les visites se font rares. Je vous disais que depuis le départ de François, mon sigisbée, je ne me refuse rien. Imposer à mon entourage ce nouveau trait de caractère n'a pas été facile. J'ai tenté de conquérir pleinement cette liberté et j'ai été punie pour cela. Voyez-vous, je gênais. Maintenant, les gens y trouvent moins à redire, c'est l'avantage de la vieillesse. Mes lubies brillent dans l'indifférence.

Et vous ? Vous devez avoir dix-huit ans. Il vous faut encore jouer ce jeu idiot, paraître faible, délicate et peut-être même stupide. C'est bien, il y a un temps pour tout. L'important est de garder en tête que ce n'est qu'un jeu, un déguisement. Amusez-vous. Mais n'oubliez pas qui vous êtes derrière, qui vous êtes vraiment.

Je vous écris afin de vous y aider, pour découvrir la femme que vous êtes devenue et donner corps à votre passé. Femme du monde, femme de peu, femme frivole, femme dévote, femme fière, femme soumise, femme aimée, femme bafouée... je vous ai imaginée parée de



tous les costumes, jouant tous les rôles. J'ai multiplié à l'infini la femme que vous devez être aujourd'hui, jusqu'à en avoir le tournis et oublier le vide creusé par l'absence de la petite fille qui m'a été arrachée.

Où avez-vous grandi ? Avez-vous été heureuse toutes ces années ? Jouissez-vous d'une santé solide ? Êtes-vous bien entourée ? Êtes-vous gourmande ? Connaissiez-vous l'amour ? Prenez-vous soin de votre chevelure ? Savez-vous monter à cheval ? Et compter, savez-vous bien compter ? Il est important de savoir compter. Surtout, que savez-vous de votre mère ? de Venise ? de sa chute ? Que vous a-t-on dit de moi ? Mes questions sont inépuisables, mon ignorance me hante... Ayez pitié, répondez-moi. Dites-moi qui vous êtes. De mon côté, je ferai de mon mieux pour tisser le lien entre votre présent et votre passé. Et, je dois l'avouer, une motivation tout égoïste m'anime aussi, car me plonger moi-même dans ce temps révolu, celui de l'âge d'or de la Sérénissime, adoucira mes plaies.

Femme curieuse, j'espère que vous l'êtes, Giulia. Écrivez-moi.

Amatemi, e credetemi tutta vostra.

Caterina Contarini Querini



*Couvent de San Zaccaria, Venise,
le 30 septembre 1813*

Signor Beyle,

Vous quittez Venise demain, si vos plans n'ont point changé, et je tenais à vous adresser à nouveau mes plus profonds remerciements pour la mission que vous avez acceptée.

Est-il nécessaire de vous rappeler l'importance de retrouver François? Je ne crois pas. J'ai bien vu que vos propres motivations pour le faire étaient suffisantes et que vous étiez homme de parole. Vous avez promis à Évariste de la Motte de retrouver son frère alors qu'il s'éteignait dans vos bras. Mort de froid, mort de faim, mort de désespoir... je ne sais, vous n'avez pas eu la force de me confier toutes les horreurs que vous avez traversées avec lui lors de cette terrible retraite de Russie. Je vous témoigne toute ma sympathie, même si je ne suis pas mécontente des déboires rencontrés par votre Empereur. Ce qu'il a fait à ma ville... je ne le lui pardonnerai pas.

« Dites à François qu'il a bien fait de rester à Venise » : quelle ironie ! Évariste ignorait donc que son frère avait quitté Venise dès 1797 ? Oui, il aurait mieux fait de rester à Venise ! Plutôt que de m'abandonner et de m'enlever ma fille. Nous abandonner, Giovanni et moi. Notre fille. Il ignore sûrement le mal qu'il a causé. Je compte sur vous pour le lui dire, car je répugne à lui écrire.



François a donc quitté Venise en 1797, et si mon amie Isabella vous a confirmé qu'il n'y a pas remis les pieds depuis, vous pouvez la croire. Son salon est le plus couru de la Sérénissime et aucun noble étranger ne peut entrer dans la lagune sans qu'elle en soit informée. Elle aime recevoir les esprits les plus brillants de notre temps : Canova, Foscolo, Lord Byron, Vivant Denon, Vigée Le Brun... Si vous revenez dans notre cité, c'est là qu'il faut vous rendre pour faire des rencontres dignes de changer le cours d'une vie.

Je l'envie... La Fortune s'est jouée de moi, et sans les malheurs qui m'ont accablée, j'aurais pu me trouver à sa place. Oh, je ne suis pas femme de lettres et je n'ai pas son esprit, mais tout de même, l'art de la conversation n'a point de secret pour moi, et la villa Franchetti où elle réunit ses amis aurait fait pâle figure à côté de la villa Contarini où j'ai grandi.

Mais je m'égare, vous n'avez bien sûr pas le temps de lire les regrets d'une femme vieillissante. Si je vous fais porter cette lettre au dernier moment avant votre départ, c'est pour vous aiguiller dans votre quête. Je crains de n'avoir pas été suffisamment précise lorsque vous êtes venu me dire adieu au couvent. J'étais la proie d'une grande agitation et il me paraît nécessaire de clarifier par écrit ce que je sais qui pourrait vous aider.

À l'époque, mon beau-père, Andrea Querini, a mené des recherches pour retrouver Giulia, mais elles n'ont pas abouti. Je le soupçonne de s'y être employé de mauvaise grâce et d'y avoir mis les efforts minimaux pour

sauvegarder les apparences et consoler Giovanni. À ses yeux, Giulia était plus française que vénitienne...

Retrouvez Catherine de la Motte et elle vous renseignera peut-être sur François. Il ne l'aura point abandonnée, elle, ça non ! Il était très attaché à sa mère, plus que de raison même... Il ne sera pas facile de la faire parler. Elle n'a jamais répondu à mes lettres, même les plus désespérées. Cette femme n'a de cœur que pour son fils !

Giovanni et lui évoquaient souvent le souvenir de leurs jeux d'enfants dans la propriété familiale, quelque part en Anjou, un grand château au milieu d'une forêt. Cela devrait être aisé à trouver, n'est-ce pas ? Voilà tout ce que je sais.

Je vous souhaite bonne chance et attends avec hâte de vos nouvelles.

Votre amie dévouée,

Caterina Contarini Querini

